

## Et après...

J'ai récemment été invité à assister à la remise du prix Marcel Paul<sup>1</sup>.

Lieu ? Un immeuble universitaire de la rive gauche.

Rencontre dans un ascenseur : nous sommes quatre dans la cabine menant à l'étage où doit avoir lieu la cérémonie.

Mes trois compagnons portent tous un ruban rouge à la boutonnière : la Légion d'honneur. N'ayant qu'un seul mérite dans la vie, celui de ne pas être méritant, je ne suis titulaire d'aucune décoration.

S'engage un dialogue incompréhensible pour le commun des mortels.

— Tu étais où ?

Inutile de préciser l'endroit. « Où » ? Il s'agit d'un camp nazi, évidemment.

Réponses :

---

1. Le prix Marcel Paul est décerné par la Fédération nationale des déportés et internés, résistants et patriotes (FNDIRP) à un mémoire de maîtrise traitant de la Résistance ou de la déportation.

- Dachau.
- Dora.
- Mauthausen.
- Auschwitz.

Je regarde mes compagnons, je me vois. Bien nourris, chevelus ou naturellement chauves et un sourire sur le visage. Nous ne nous connaissons pas mais nous sommes heureux d'être là et, complices inconscients de la même aventure, de décliner un nom maudit par l'Histoire au lieu d'un « nom, prénom, date et lieu de naissance ». Nous sommes les derniers témoins d'un événement unique.

Tous octogénaires, tous rescapés d'une incroyable odyssee, n'ayant survécu, comme disait un camarade de déportation, que « parce que je n'ai jamais été au mauvais endroit au mauvais moment ». Quatre hommes dans un ascenseur... On dirait le titre d'un polar. Quatre citoyens dont rien ne révèle qu'ils sont des rescapés portant, en eux, une cicatrice invisible. Ils sont là, mes compagnons de chaîne, des humains qui ont connu l'impossible et l'in vraisemblable : être des ombres dans un monde sans lumière.

Soixante-cinq ans ont passé...

J'essaie d'imaginer mes compagnons tels qu'ils étaient dans les quatre « clubs de vacances » énumérés ci-dessus. Comme chacun, depuis que les archives sont sorties de leurs caches, je sais ce qu'était « l'univers concentrationnaire », ainsi que David Rousset l'a nommé globalement.

Bien entendu, j'ignore ce que chacun d'eux a vécu. Chaque ex-porteur de « pyjama » est un roman, noir évidemment, et chaque événement raconté, aussi incroyable soit-il, est plausible.

Pour ma part, je ne peux parler que d'Auschwitz en général et du block 19 en particulier, un des bâtiments hospitaliers du camp. Mais rien ne m'empêche de voir mes compagnons d'un instant comme les répliques de ce que j'ai été. Bizarre, le manque de vocabulaire. « Bâtiment hospitalier » pour désigner un mouroir. Hôpital : « établissement charitable », selon le dictionnaire. Bien sûr, on peut appeler ainsi ce lieu invraisemblable pour un homme « normal », vous, vos voisins, vos amis. Pas pour un déporté.

Une cabine d'ascenseur, à Paris. Quatre humains sont là, partageant quelque chose d'incroyable, un cauchemar en usufruit incrusté en eux. Évadés de leurs nuits blanches et des miennes, je sais que mes compagnons, depuis leur retour, sont restés vivants jusqu'au bout. Ils savent quelque chose qu'ils ne peuvent transmettre et qui les hante et les transforme en spectres.

Nous sommes quatre. J'ignore tout des trois hommes qui me tiennent brièvement compagnie. Condition sociale ? Inconnue. Qui étaient-ils au *Lager*, au camp ? Lâches ? Héroïques ? Altruistes ? Féroce­ment égoïstes ? Des saints ? Des ordures ? Normaux ? C'est quoi, la normalité à Treblinka, au Struthof, à Buchenwald ? Des mots... Encore des mots qui n'ont pas le même sens selon que l'on se trouve dans notre monde ou de l'autre côté du miroir sans tain des SS.

Quelle importance, après tout... On ne peut pas émettre d'avis sur un comportement inédit si on ne l'a pas vécu. La faim n'a pas le même sens à Paris ou au Bangladesh. Un interrogatoire par un policier

européen ne ressemble en rien à un séjour à la Gestapo. Être malade en France n'est pas la certitude d'une mort imminente à la prochaine sélection au KB (*Haefling Krankenbau*), l'hôpital. Le Samu n'existait pas dans les *Lager* nazis.

Comparer pour comprendre ? Irréalisable ! Les paramètres ne sont pas les mêmes.

Impossible de les séparer, ils traînent le même boulet avec eux, la mémoire, ces quatre hommes, dans un ascenseur, qui ont connu la pierre philosophale inventée par les nazis : transformer un être banal en un paquet de réflexes sans pensées. Tous, sans exception, intello, prolo, épicier ou notaire, etc., ont connu le passage unique qui transforme un humain en zombie. Dans le culte vaudou, le zombie est un mort vivant. Chez les nazis, il était devenu, en plus, une matière première taillable, corvéable et tuable à merci. La sorcellerie, la magie, la prestidigitation inventées par les hitlériens ont transformé un rite, probablement religieux à l'origine, en un fantastique outil à exploiter, voler, piller, tuer. Je laisse aux économistes le soin d'évaluer le meilleur rapport qualité/prix d'un travailleur en usine ou du « client » d'un kommando de travail à Blechhammer, Neuengamme et autres lieux maudits à jamais, sanctifiés par la mort des déportés.

Flash-back !

Le 27 janvier 1945, l'Armée rouge entrait dans un endroit encore jamais vu sur la terre, le camp d'Auschwitz.

Et la planète, incrédule, éberluée, désespérée, traumatisée, découvrait que l'enseignement développé

dans les livres sapientiaux, Bible, Évangiles, Coran, sans parler du Bouddha, possédait un côté négatif, inconnu de tous, le côté noir de l'âme humaine.

Du jour au lendemain, à la vue des monceaux de cadavres étalés sur le sol des camps, dans les fossés des routes européennes, dans des wagons à bestiaux abandonnés sur des voies de chemin de fer qui ne menaient nulle part, chaque habitant du globe se sentit responsable. Une culpabilité à responsabilité limitée et à durée variable. La notion de « race aryenne », la pseudo-supériorité germanique, ces idioties issues du délire de complexés sans frontières, permettaient d'affirmer pour se déculpabiliser : « C'est la faute des autres ! Nous, on n'est pas racistes ! »

1945 ! La vie était de nouveau belle et valait enfin d'être vécue.

« Plus jamais ça ! », ont dit, naïfs, les survivants.

Depuis, le temps a coulé. Dans tous les domaines, la science a fait un bond colossal. Toutes les formes nouvelles de déplacement, de communication, de découvertes médicales ont fait croire à toute l'humanité que l'âge d'or était là, à portée de main.

Soixante-cinq ans après...

Où en sommes-nous ?

Que s'est-il passé après le 27 janvier 1945, lorsque les soldats du maréchal Koniev libérèrent Auschwitz, le camp symbole de la Shoah ?

Les fours crématoires se sont éteints. La sidération de la planète, née de la découverte de « l'univers concentrationnaire », a disparu. Aujourd'hui, pour certains, l'intrusion dans la vie humaine des images invraisemblables des camps d'extermination n'est

plus qu'un « détail » des événements de la Seconde Guerre mondiale. Le temps a fait son travail et ce que l'on a appelé le « moratoire d'Auschwitz » touche à sa fin.

« Plus jamais... » Mais les foudres refroidis n'ont pas empêché la prolifération d'autres feux.

Événement majeur : la décolonisation.

En Inde, en 1947, le Royaume-Uni apporte son pavillon.

En Asie, en Afrique, partout où les Européens ont dominé, les populations locales découvrent l'« indépendance ». Mot magique !... Mais quelle signification a-t-il s'il n'est pas suivi de l'adjectif « économique » ?

Français, Anglais, Italiens, Espagnols, Portugais, Belges, Hollandais se retirent des continents qui ont aidé à leur renommée. Le traité de Versailles avait anticipé et obligé l'Allemagne à partir des terres africaines germanisées par elle.

Plus de colonies ! La liberté éclaire le monde ! Avec pour conséquence le réveil des querelles ancestrales. Et les flammes jaillissent de nouveau.

Mais les croyants croient, espèrent et militent. Personne ne touchera à la prospérité annoncée, à une vie longue et paisible. On va, enfin, s'aimer en paix.

L'Onu est là pour ça !

Premier hiatus : la guerre froide. Et tout va continuer, pas de la même façon, certes, puisque le racisme n'existe plus. Qu'on se le dise ! Rassurez-vous, bonnes gens, on a continué à vous vendre le même produit sous un autre emballage.

L'antisémitisme a disparu. Il s'appelle maintenant « judéophobie ». Comme les sodas, nous avons maintenant un antijudaïsme *soft, light*, avec ou sans sucre ! Au goût du client ! Alessandra Mussolini, petite-fille du Duce et députée italienne, l'a encore dit récemment : « L'antisémitisme... Nous n'en avons plus besoin ! » Ouf ! Merci, Alessandra ! Mais il va devenir difficile de rester juif, si même les crétins se mettent à nous aimer.

Vrai ! Le racisme n'existe plus. Hourra ! La couleur de peau a perdu de son importance. Vous n'avez pas applaudi à l'élection du premier président noir aux États-Unis ?

Attrape-nigauds... La *Dixie*<sup>1</sup>, à l'échelle planétaire, existe toujours et ne s'est même jamais aussi bien portée, dans une confusion mentale qui frappe la totalité de la planète. On mélange tout, la couleur de la peau, la religion, l'origine ethnique, le nationalisme, le sexe, pour former un ensemble hétéroclite enveloppé dans des textes charitables qui font mal aux oreilles : l'hypocrisie règne en maître, avec la bénédiction des ONG de toutes obédiences.

Sous le nazisme, les tueries avaient la « race » pour alibi. Aujourd'hui, c'est pour le bien des « autres » que l'on milite, moralise, enseigne, « prosélytise », recrute, torture, tue. Bref, la tolérance a bon dos. Il faut, encore et encore, rappeler les droits à l'existence de tous les humains.

---

1. Ligne imaginaire en deçà de laquelle, dans les États du Sud des États-Unis, la ségrégation entrait en vigueur. Aucune formulation écrite, par exemple, ne spécifiait l'obligation pour les Noirs de s'installer au fond des autobus.

Le permis d'exister était la base du dogme nazi. Mais nous sommes en 2011, n'est-ce pas... et il est interdit d'interdire. Le temps de vie attribué à chacun n'est plus soumis à la volonté d'un quelconque tyran. Amen !

Oui, mais certains groupes humains jouissent encore d'une liberté à géométrie variable. Voir les homosexuels, les « Roms » et tous les muets de la terre.

Je sais ce qu'on a fait subir aux triangles roses. J'étais là.

J'ai aussi appris par les anciens de Birkenau le sort du *Tziganer Lager*, le camp tzigane, lorsqu'en mai 44 (me semble-t-il) est arrivé de Berlin l'ordre d'éliminer ses habitants.

Aucun des témoins de l'époque n'a oublié l'horreur qui a saisi les habitants du pays à la vision de ce que les tziganes ont subi. Le sadisme allié à la connerie donne les plus étonnants massacres...

Est-il possible que l'on foute la paix à leurs descendants ? Les homos vivent leur sexualité comme ils peuvent. Quant aux Roms, tziganes, gitans, pourquoi leur chercher querelle tant qu'ils respectent les lois des pays d'accueil ? Racisme sexuel pour les uns, racisme d'État, économique et ethnique pour les autres.

Soixante-cinq ans après, pendant la drôle de paix que nous vivons, le massacre perdure. Pas sous la même forme, pas pour des causes que personne ne comprend, non : tout continue, parfois de façon subtile, au Soudan par exemple, où les chrétiens et les animistes se font massacrer par des musulmans pour de prétendus prétextes religieux, alors que tout a commencé lorsqu'on a trouvé du pétrole

dans le Sud. Les médias ont mis quinze ans avant de découvrir le Darfour. Les pétroliers ont eu plus de flair...

On peut aussi organiser un massacre supervisé par les « grandes » puissances. Je ne parlerai pas du génocide au Biafra (c'est où, ça, le Biafra ? elle a eu lieu au XX<sup>e</sup> siècle, cette tuerie ?) ni d'autres pays aux frontières tracées à la règle par les Européens. Des limites territoriales artificielles qui ont sectionné des nations tribales et déclenché des massacres. Je me contenterai de citer la gigantesque boucherie du Rwanda (1994), qui a laissé sur le carreau huit cent mille morts, tutsis en majorité, en cent jours (chiffres de l'Onu). À chaque aube, on ajoutait huit mille cadavres à l'addition. Même à Auschwitz on n'a jamais atteint une telle « productivité ».

Question piège à 100 000 dollars : quelle différence faites-vous entre un Hutu et un Tutsi ?

Quant à l'Asie, je ne cite que pour mémoire le Tibet, l'Indonésie et le Pakistan, entre autres contrées idéales. Il n'y a pas de liste exhaustive en matière d'intolérance.

Europe, post-1945 !

Les jours ont rallongé. La paix revenue, il fallait reconstruire. Facile de refaire des villes, suffit de posséder des bras et de l'argent. Calmer les tempêtes mentales nées de la guerre est une mission presque impossible. Effacer des préjugés séculaires ne se décrète pas à l'Onu.

Redonner une virginité à un continent violé est plus difficile. Lorsque tout ce qui faisait la grandeur des Européens a flambé en Pologne... que

faire pour leur montrer une nouvelle raison de vivre et une éthique ?

Je reviens sur ce qui s'est passé en Pologne.

En 1939, le dixième de la population polonaise était de religion juive. Ce pays démocratique avait *un* député juif au Parlement.

Durant son occupation par les nazis, cet État a perdu presque le quart de sa population, toutes religions confondues.

Or, deux ans après Auschwitz, en 1947, dans la ville de Kielce, en Pologne, l'annonce du retour d'une centaine de Juifs survivants, originaires de la région, répand la terreur.

Et la rumeur repart : ils vont reprendre leurs biens ! Résultat ? Un pogrom.

La Pologne, terre des camps d'extermination, est le seul pays européen où un tel massacre se soit produit *après* 1945. Avant la Shoah, cinquante mille habitants de Kielce étaient de « religion mosaïque », selon la terminologie locale.

Une centaine de cadavres supplémentaires ajoutés à l'immense tuerie ne change pas grand-chose dans les statistiques. Tout le monde connaît la fameuse équation : « Cent innocents assassinés sont-ils plus tristes qu'un seul ? » Réponse dans un jeu télévisé à créer prochainement.

Kielce n'a pas été un cas unique. Aujourd'hui, après les persécutions officielles du régime communiste, en dehors des millions de fantômes, il n'y a pratiquement plus de Juifs en Pologne.

Probablement toléré, sinon organisé par les Britanniques enlisés en Palestine, un soulèvement

« spontané » chassa les Juifs de Libye, en 1948<sup>1</sup>. Les judéo-arabes rejoignirent leurs coreligionnaires irakiens, yéménites, etc., dans un exil qu'ils ne souhaitaient pas. Ce ne sont pas les Juifs les vrais créateurs d'Israël, mais les antisémites enkystés dans leurs croyances moyenâgeuses et l'utilisation de la forme la plus subtile du racisme : le pluriel.

« Ils »... voilà l'ennemi ! *Les Juifs, les Arabes, les nègres, les curés, les jeunes...* J'en passe et des pires. Oui, le pluriel, c'est le racisme.

En dehors de ses restrictions habituelles à l'égard des chrétiens et des juifs, peuples du Livre mais n'acceptant pas le Coran, le monde islamique n'a jamais été « raciste » au sens nazi du terme.

Il n'empêche qu'en 1943 le grand mufti de Jérusalem vint féliciter la légion SS musulmane créée en Bosnie et rendit visite à Hitler.

Pas question de faire un procès d'intention au monde arabe. Mais... on peut se demander ce qui serait arrivé si, par exemple, les Britanniques n'avaient pas vaincu la révolte irakienne de Rachid Ali en 1941...

1950. Partout, en Europe, on essaie d'effacer les ruines.

Et le cauchemar recommence : Staline a besoin de nouveaux « procès de Moscou ». Les koulaks, les démocrates et tous ses vieux compagnons liquidés, il lui faut un autre bouc émissaire. Inutile de le chercher, il est là, sous la main, toujours disponible, toujours prêt à subir...

---

1. Lire *Pogrom*, de Serge Groussard, Ferenczi, 1948.

Étrange Russie... Capable du pire et du meilleur. La grande vague d'émigration des Juifs d'Europe vers l'Amérique date des pogroms de Kichinev (aujourd'hui Chişinău, terre russe à l'époque) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>.

Le meilleur ? On l'a vu durant la Seconde Guerre mondiale.

Je n'ai jamais oublié les soldats de l'Armée rouge et leurs réactions en arrivant à Auschwitz, le 27 janvier 1945. Si le mot « libérateur » a un sens, il a été prouvé par l'accueil que les *mousoulmanes*<sup>1</sup> en survie réservèrent aux troufions russes.

Ces hommes qui avaient vécu trois ans et demi de combats terrifiants (voir Stalingrad et Koursk), ces jeunes soldats dont l'horreur des batailles et des exactions SS avaient été le quotidien restaient éberlués de découvrir la face noire de l'humanité. En dehors des opérations militaires, leur traversée de la Pologne s'était résumée à un long pèlerinage, de charnier en charnier. Ruines de Varsovie, de Łódź, Chełmno, Majdanek, les bornes sans fin du calvaire des camps marquèrent à jamais la mémoire des combattants.

Et, au début des années 1950, on assista à l'impensable...

La Russie bolchevique, celle qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, avait représenté l'Utopie, replongeait dans son péché mignon pour masquer son impuissance, l'accusation rituelle : « C'est la faute des Juifs... » Le vieil argument qui avait permis à Stolypine, le célèbre ministre de Nicolas II, d'affirmer

---

1. Voir note p. 107.

que le pogrom était « une méthode qui réglait le problème juif ». Ses résultats, prétendait-il, feraient que « un tiers des Juifs mourrait, un tiers se convertirait et un tiers émigrerait ».

Stolypine avait enfin un successeur : le Petit Père des peuples en personne.

En Russie, pays libérateur de tous les camps polonais, on assista au retour des légendes moyen-âgeuses, grâce au « complot des blouses blanches ».

Staline reprenait à son compte la vieille malédiction russe, les médecins juifs devenant soudain les animateurs d'une conjuration anticommuniste. À chaque époque ses « vipères lubriques », ses « rats visqueux », ses hyènes dactylographes<sup>1</sup> ».

Au XIV<sup>e</sup> siècle, la grande peste a failli effacer les Européens du globe. Sa cause ? Les Juifs, évidemment. Surgit ensuite la rumeur de l'empoisonnement des puits par le peuple nommé déicide dans la liturgie romaine. Au XX<sup>e</sup> siècle, avec la guerre froide, la rumeur ressurgit, à l'Est cette fois.

Rumeur... Les Juifs sont les complices des Américains. Ces « médecins sionistes » complotent pour tuer les dirigeants de l'URSS...

Parenthèse : les États-Unis et l'URSS furent les deux premiers pays à reconnaître Israël en 1948 !

On sait maintenant ce qui s'est passé dans les différents « goulags » de Russie. La Kolyma, l'enfer du chantier du canal de la mer Blanche et autres lieux idylliques de la « patrie libératrice des travailleurs » ne sont plus des noms introuvables

---

1. Termes employés par Vichinsky, le procureur, lors des procès de Moscou en 1937.

sur une carte. Connaissant le sens de l'organisation des Allemands, même dans la mort d'humains à l'échelle industrielle, il faut constater qu'ils restèrent fidèles à leur amour de l'ordre et du travail bien fait. Même dans les tueries de civils, chaque Allemand est resté un *fachmann*, un professionnel. On peut se demander ce qui serait arrivé avec le laxisme stalinien allié au *nitchevo* slave.

Comment dit-on « Auschwitz » en russe ?

Si les Juifs de l'Empire soviétique échappèrent à une nouvelle tragédie, ils le doivent au fait que sire Staline eut la bonne idée de décéder le 5 mars 1953.

En 2005, pour le soixantième anniversaire de la libération du camp, eut lieu à Birkenau une cérémonie infâme : j'entends par « infâme » la présence de soldats des nations tortionnaires. Elles étaient toutes là, toutes, représentées par des hommes en uniforme, l'Ukraine, la Lettonie<sup>1</sup>, la Pologne. Ne manquaient, me semble-t-il, que les ressortissants de la Croatie et les successeurs des gardiens de Jasenovac<sup>2</sup>.

« *Mea culpa ! Mea maxima culpa !* On ne savait pas, monsieur le président, on ignorait tout... » Me revient en mémoire l'histoire du parricide qui, ayant tué père et mère, demande l'indulgence du tribunal parce qu'il est orphelin !

J'ignore si la Roumanie avait envoyé une délégation. Ce dont je suis sûr, c'est d'avoir lu que, durant

---

1. En 2005, les anciens SS lettons ont demandé au gouvernement le versement d'une « retraite du combattant ».

2. Un camp effroyable créé en Croatie par Ante Pavelić et les oustachis.

leur passage dans ce pays, les SS avaient refusé de « travailler » avec les Roumains de la Garde de fer (mouvement fasciste local), à cause de leurs exactions. Un proverbe d'Europe centrale dit qu'il est impossible de faire vomir un rat. Comment les vaillants guerriers d'Antonescu ont-ils réussi à dégoûter les SS de la tuerie ?

Commémoration !

Soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz !

Commemorons donc !

Il neigeait ce jour-là sur Birkenau et les larmes de crocodile coulaient à flots entre les flocons. Le comble de l'ironie... sinistre... Les tortionnaires rendant hommage à leurs victimes à Birkenau. Voir le sol de ce lieu souillé par les assassins me semble le comble du cynisme.

À Birkenau, les « touristes » en mal d'émotions qui se pressent chaque année, par milliers, comme dans une excursion du style « Auschwitz *by night* » ne se rendent pas compte qu'ils marchent sur des cendres humaines. Birkenau n'est pas seulement le plus gigantesque cimetière de la planète, mais un Campo Santo où les morts flottent dans l'air lorsque les semelles des visiteurs font voltiger l'humus.

À quand la vente de « souvenirs », style « crématoire miniature », portant la mention *made in China* ?

Il n'y a pas de tombes à Birkenau.